

Les fenêtres du palais Sandoval étaient toutes éclairées. une foule énorme, hommes, femmes, enfants, vieillards, sans compter plusieurs centaines de chiens fauves aux oreilles droites et ressemblant, à s'y méprendre, à des loups, encombraient la place, riant, criant, hurlant, agitant des chichikoués, soufflant dans des conques et brandissant des torches de bois d'ocote, qui lançaient des millions d'étincelles.

Sous la véranda du palais se tenaient plusieurs personnes revêtues du costume des chefs; le plus en vue de ces personnages, était un grand vieillard dont la barbe blanche tombait sur la poitrine: ses traits étaient austères, sa physionomie douce et bienveillante, sa ressemblance avec don Estevan était frappante; près de lui mais un peu en arrière, par respect sans doute, se tenait un jeune chef, d'une taille élancée et bien prise, de manières élégantes, et dont les traits fort beaux avaient aussi une grande ressemblance avec ceux de don Estevan.

Ces deux personnes étaient le père et le frère de l'ami de don Luis.

Plusieurs autres chefs Peaux Rouges, le visage peint, les entouraient.

Un peu en arrière se groupaient plusieurs dames.

Une curiosité, mêlée d'une certaine appréhension, se lisait sur les traits caractérisés de ces divers personnages.

Ils attendaient avec une vive impatience l'arrivée des voyageurs.

Tout à coup ceux-ci débouchèrent du souterrain précédés par Diamant.

Ils furent accueillis avec enthousiasme par la foule groupée sur leur passage.

Les cris, les chants, le bruit des chichikoués et des conques faisaient un bruit infernal, auquel se mêlaient les aboiements des chiens, furieux de l'apparition de Diamant, mais reculant piteusement devant le formidable molosso; toute la foule entourait don Estevan et l'accompagna jusqu'au palais, où elle s'arrêta respectueusement et se retira après avoir poussé une dernière et enthousiaste clameur.

Cinq minutes plus tard la place était déserte; tous les Peaux-Rouges, satisfaits d'avoir assisté au retour du chef bien-aimé, étaient paisiblement rentrés dans leurs huttes.

Cependant don Estevan, don Luis Perez et leurs compagnons avaient mis pied à terre.

Don Estevan, posant sa main droite sur l'épaule gauche de don Luis, s'avança avec lui jusqu'à l'entrée de la véranda où les deux jeunes gens s'arrêtèrent.

— Mon père, dit alors don Estevan d'une voix haute et sonore, je vous amène mon sauveur et mon frère par le OTEPSA-TAHE, notre sang s'est mêlé d'après le rito Comanche, nos deux cœurs n'en font plus qu'un.

Et il s'inclina respectueusement devant le vieillard.

Celui-ci fit deux ou trois pas en avant, et posant à son tour sa main gauche sur l'épaule de don Luis:

— Embrassez-moi, mon fils, lui dit-il.

— Mon père! s'écria le jeune homme en pliant le genou.

Mais le vieillard le retint, et l'attirant doucement à lui:

— Dans mes bras, dit-il d'une voix affectueuse.

Les deux hommes s'embrassèrent.

— Je suis don Agostin Perez de Sandoval, premier Sagamore de la confédération des Comanches des Prairies; mon fils, cette demeure est la vôtre, entrez, vous êtes chez vous.

Don Luis s'inclina respectueusement.

Les deux jeunes gens suivirent le vieillard et entrèrent avec lui dans le palais.

Les autres membres de la famille Sandoval et plusieurs chefs, les accompagnèrent en silence.

Diamant marchait sur les talons de son maître.

L'intérieur de cette splendide demeure répondait à l'extérieur: les appartements étaient meublés avec un luxe véritablement princier, une foule de serviteurs, appartenant à la tribu des Indiens Yaquis, Indiens mansos, c'est-à-dire à domicile civilisés et ayant reconnu la domination mexicaine, poulaient les antichambres, et s'empressaient autour des maîtres.

Après avoir traversé plusieurs pièces, on arriva à une immense salle brillamment éclairée, dont le centre était occupé par une longue table richement servie.

Mais sur le seuil de cette pièce don Luis Perez s'arrêta.

Don Agostin de Sandoval se tourna vers lui, et avec un sourire affectueux:

— Mon fils, lui dit-il, vous avez fait une longue course, le premier besoin d'un voyageur est de réparer ses forces.

— Mon père, je vous remercie, répondit le jeune homme en s'inclinant, mais il est un besoin beaucoup plus pressant que j'éprouve en ce moment.

— Que voulez-vous dire, mon fils? demanda le vieillard avec surprise.

Toute la nombreuse compagnie avait fait halte et écoutait avec étonnement, ne comprenant rien à cet incident soulevé tout à coup par le jeune homme.

Quelques uns des assistants murmurèrent, ils croyaient à une insulte.

Le vieillard leur imposa silence d'un regard.

Don Estevan souriait.

— Mon père, répondit don Luis Perez avec un léger tremblement dans la voix, mon cœur déborde de joie; je ne m'attendais pas à être reçu par vous avec une si véritable affection.

— Vous êtes le sauveur de mon fils, dit le vieillard.

— Et mon frère, ajouta don Estevan.

— Je vous supplie, reprit don Luis, de me permettre de vous dire pourquoi je désire ne pas pénétrer encore dans cette salle.

— Soit, mon fils, répondit le vieillard, nous vous écouterons tous, puisque vous l'exigez.

— Vous me comblez de joie, mon père.

Don Agostin de Sandoval s'assit sur un fauteuil, et, d'un geste il invita tous les assistants à l'imiter, ce qu'ils firent aussitôt.

Don Luis seul resta debout.

Il y eut quelques instants de silence.

Don Luis était pâle, une vive émotion intérieure faisait battre son cœur, il réussit enfin à la maîtriser, et, après un effort suprême, il prit la parole:

— Depuis bien des années, dit-il d'une voix légèrement tremblante, seul, abandonné, sans parents, sans amis, dans le sein desquels je pusse laisser déborder mon cœur, obligé de lutter sans cesse contre des ennemis puissants dont la haine séculaire poursuivait en moi le dernier rejeton d'une famille abhorrée, j'ai souffert de cruelles et affreuses tortures, me débattant en vain contre la calomnie qui pesait sur moi et sur mon nom, tout à coup, à l'improviste, tout a changé autour de moi, je retrouve amis et famille; Estevan oublie sa haine et devient mon frère, vous, señor don Agostin de Sandoval, vous me nommez votre fils, non, qui me comble de joie, mais lourd à porter, et dont je veux me rendre digne...